

## En relisant Jean Lurçat

---

Boris Taslitzky

La mort nous a ravi Jean Lurçat, notre camarade. Il avait fait beaucoup pour la culture et le rayonnement de la France, éclairé de ses mille soleils en fête tous les continents. Ce grand homme était un communiste, il n'eut pas droit aux obsèques nationales. N'importe.

En octobre 1958, Jean Lurçat écrivit pour *La Nouvelle Critique* un texte que nous publiâmes en novembre, dans le n° 100. Nous republions ce texte aujourd'hui, comme pour faire réentendre sa voix conquérante, la grâce qu'il savait lui donner, la force qu'elle communiquait, par cet appétit gourmand et si généreux qui était le sien de vivre et de mieux vivre pour tous.

En relisant Lurçat, je ne puis que dire, très partiellement, ce que fut l'homme auprès duquel je vécus une année en des temps où il était dangereux d'exister, à une époque où, tout semblant s'y opposer, il venait d'entreprendre de faire renaître un art et une industrie pour la plus grande gloire de son pays insulté, muselé, mais insoumis. Le relisant, je revois l'artiste écrire. Il aimait la fonction, le fait matériel d'écrire. Il écrivait comme d'autres dessinent et je dirais ici qu'il dessinait ce qu'il écrivait. Son écriture était d'une qualité et d'une beauté exceptionnelle. Très lisible et en elle-même œuvre d'art, faite d'arabesques qui se regardent avant de se déchiffrer, pour le plaisir qu'offre la contemplation d'un très bel objet. Il écrivait d'abondance, comme s'il conversait, mais il est vrai qu'il était maître du langage, de son langage, parce qu'il était maître de sa pensée. C'est dans sa cuisine qu'alors il s'attablait pour écrire, entre le fourneau à bois sur quoi mitonnaient des plats dont il surveillait la cuisson avec un soin jaloux, et son chien afghan, Ouglie, personnage principal de ses tapisseries du moment, constamment inquiet de sa présence.

Lurçat entretenait une vaste correspondance qui ne semblait pas lui peser. Il écartait quelques vaisselles, se versait un verre de vin, avalait une large tranche de gros pain paysan, se penchait sur son bloc de papier à lettres et dessinait rapidement son courrier sans rature ni repentir. C'était le temps durant lequel j'étais chargé de prendre

maints croquis d'Ouglie qui serviraient, retransposés par lui, aux grandes tentures de *La pêche* et de *La chasse* qui étaient en projet.

Il aimait avoir un public, afin d'exhaler sa satisfaction lorsqu'une idée-clef lui venait, d'étudier avec son témoin le mécanisme qui l'avait poussé à naître. Tout ce qui semblait lui venir si naturellement sur le plan de la création ou de l'expression écrite de la pensée était, en fait, l'objet d'une étude approfondie, toujours lourde de conséquences, poursuivie avec acharnement, car il ne vint jamais à l'idée de cet homme, qu'il pourrait entreprendre un combat qui n'eût pas la victoire pour objectif et pour sanction. Calculateur, il visait à abolir le hasard, batailleur passionné, mais toujours élégant, il combattait pour gagner, ayant peu d'affection et de respect pour l'acte gratuit.

Poète des couleurs, des formes et des mots, il en connaissait toutes les valeurs comme leur portée incisive, violente ou caressante; il savait s'en servir pour atteindre et toucher, pour prendre ou reprendre, séduire ou convaincre. Il était animé par l'esprit le plus réaliste qui fut et était artiste comme un chef d'armée est stratège. Sachant son art lié à la connaissance et à la pratique de l'économie politique, il en étudiait sans ennui ni lassitude les données réelles, pratiques, sociales, les lois du marché, les possibilités de la main-d'œuvre, les débouchés existants ou possibles. Il parlait de pair à compagnon avec les chefs d'entreprises et les banquiers, il s'entretenait en camarade avec les lissiers, sans l'ombre d'une intention démagogique, c'est pourquoi les uns et les autres le respectaient et je crois pouvoir assurer que les ouvriers, ses collaborateurs, lui vouaient de l'affection.

Constamment en éveil, il avait l'art du laisser-aller, connaissant parfaitement la puissance de sa séduction qu'il utilisait comme une arme implacable. Impatient, il savait laisser venir, aimait avec passion les joutes oratoires, ne dédaignait pas d'assaisonner son intelligence d'une bonne pincée de malignité et de ruse. Il savait battre l'adversaire de telle manière que celui-ci se reconnaissait encore son débiteur. Il m'enseignait (peine perdue) que la souplesse d'esprit est une arme tactique d'une immense portée, à la condition de savoir la contrôler pour la transformer au moment venu en barre d'acier. Il est vrai que cette leçon s'exprimait en termes plus rabelaisiens, car il aimait rire à froid, et avait horreur d'être soit pédant, soit ennuyeux. Son romantisme était fait de bon sens et de science, exprimé en des formes plastiques parlées ou écrites, qu'il avait le suprême art de rendre enthousiasmant, sain, plein, ouvert sur de vastes horizons offrant à l'esprit d'autrui le désir de créer à son tour, la curiosité de vivre plus

fort, plus avant. J'y vois aujourd'hui l'une des formes les mieux élaborées de ce qu'est le romantisme révolutionnaire de notre temps.

Il ne parlait pas aux hommes, il parlait avec eux. C'est la raison pour laquelle il a pu aussi parler pour eux, et ce fut là l'une des données de sa victoire. Ambitieux pour lui-même et, sans doute aucun, très possessif, il savait que la richesse de l'esprit ne s'obtient qu'en donnant aux autres, largement. Il donna sa somptuosité, l'étala sans compter ni faiblir sur les murailles des palais des cinq continents et dans les habitats plus modestes des hommes, ses amis et ses frères. C'était là des échanges, ils lui rendirent avec leur affection le prix qu'il en attendait, lui payant le tribut de l'admiration, lui accordant une juste gloire.

Il rêvait de couvrir les murs du monde de sa chaleur fraternelle et veilla pour ce faire à abaisser les prix de revient, à contrôler ceux de la vente. Généreux, il était économe de ses moyens, de ses forces ; raffiné, il avait le goût profond du solide, du rugueux, se défiait du brillant, évitait la facilité de l'effet, atteignait à la lumière par la rigueur.

Il avait su vivre parmi nous en homme parmi tant d'autres hommes, ne voulut jamais, tout anxieux de renommée qu'il fut, être l'un de ces astres orgueilleux qui font à leurs semblables l'honneur et la grâce d'être leurs contemporains. S'il fut ici et par là un peu comédien, il le fut de propos délibéré, pour les besoins de son combat, point dupe de lui-même comme il ne le fut de quiconque.

Travailleur, il le fut de manière acharnée. Levé tôt le matin, veillant à sa santé, à son équilibre, gourmet et gourmand, les poches pleines de bonbons et de chocolats, ne dédaignant pas une petite gorgée d'alcool prise directement à la bouteille et sur le tas lorsque la fatigue venait, il se tenait au travail avec la régularité d'une horloge, sachant comme tant d'autres qui le précédèrent dans le métier que le génie c'est avant tout et aussi, huit ou dix heures de labeur journalier, régulier.

Il aimait les longues promenades en pleine campagne, dans les bois, à travers champs, étant bon marcheur. Ces promenades faisaient partie intégrante de son travail créateur. Il en ramenait divers modèles d'inspiration, feuilles, herbes, branches, cailloux. Il adorait cueillir les champignons dont il était friand. Si tant de grandes tentures sont vouées aux nourritures terrestres, c'est qu'il en savait la saveur et qu'il appelait les hommes à s'en rendre maîtres, pour la joie et la conquête de la pensée.

Il abandonna la peinture à l'huile aux alentours de la cinquantaine, afin de se consacrer tout entier à la tapisserie. Sans doute, pourrait-on

discuter du ton qu'il employa pour parler du chevalet, mais c'est affaire à lui, inhérente à son besoin de renonciation pour se livrer sans réserve à sa tâche de rénovation de la Lisse. Il n'entendait pas le faire seul et n'eut jamais nulle crainte de la concurrence qu'il appela au contraire avec passion et persévérance, qu'il sut faire naître de tous ses efforts conscients, intelligents. Il s'adressa d'emblée à ses pairs, les incita à tenter la grande aventure. Gromaire y fit miracle, Dufy s'en amusa, trop âgé et malade pour s'y arrêter fermement, Derain nonchalamment s'y prêta un instant, renonça vite. Mais la voie était largement ouverte aux plus jeunes et l'on sait ce que lui doivent et comment l'illustrèrent des artistes qui étaient faits pour elle, les Marc Saint-Saëns, les Jean Picart-le-Doux et tant d'autres avec eux ou à leur suite.

L'on a dit souvent de Lurçat, comme on l'avait dit de Falconet, de Delacroix, de Berlioz, de Signac ou de Marcel Gromaire et de Marcel Gimond, qu'ils eussent pu devenir de grands écrivains. Ce n'est pas certain. Cette reconnaissance de dons accessoires – issus des impératifs de leurs combats d'artistes – est un trait sympathique de leurs frères, les écrivains charmés par le style inhabituel des artistes comme ceux-ci le sont par celui des peintures heureuses d'amateurs. Le ton des écrits d'artistes est de tout autre nature que celui des écrivains, il révèle par sa couleur et ses contrastes un climat qui n'appartient qu'à eux. Ils écrivent en pensant aux outils de leur profession et pour les besoins de leur art. Ils décrivent un personnage comme ils peignent ou modèlent un portrait et s'il leur advient d'avoir tant de reliefs ou de saillies, c'est que, par nature, ils pensent aux volumes colorés et aux reflets.

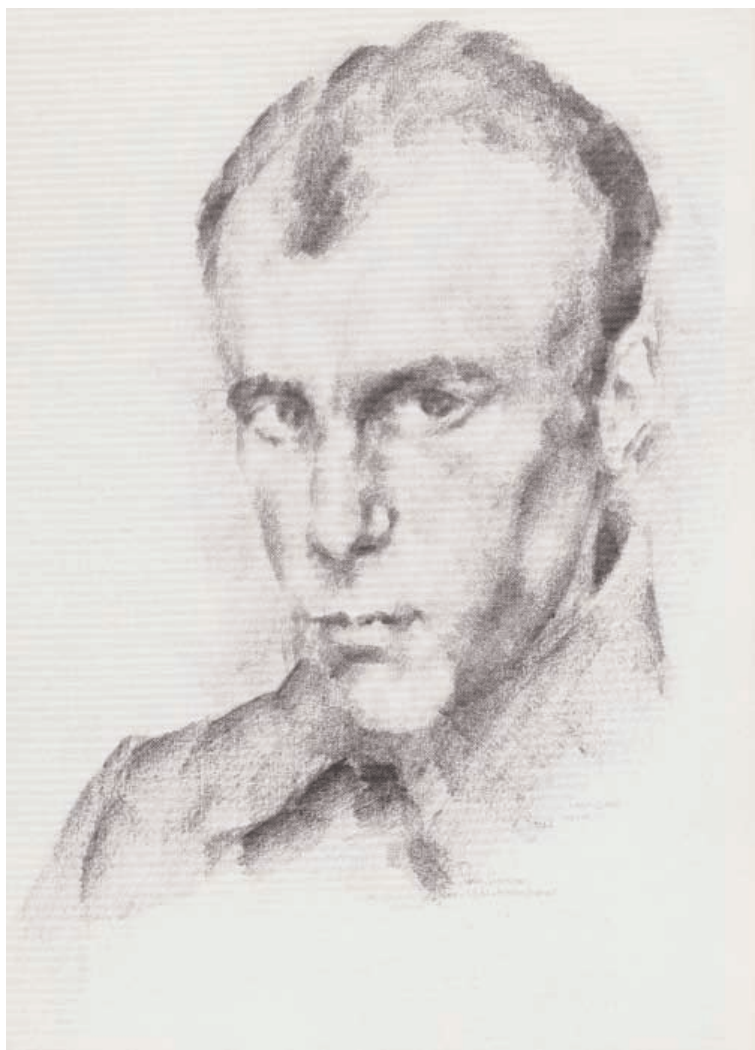
Lurçat écrit comme il peint, comme il parle, délicat, mais tout en couleurs, heurté quand il le veut, égrenant les tons de son chapelet de mots tout en nuances quand il lui plaît. Il écrit pour convaincre, pour conquérir les moyens matériels et moraux de sa création plastique. Ses livres, ses articles sont autant d'actes militants pour dégager sa voie, celle du métier, des entraves qui l'enserrent. Tenant la plume s'il séduit par sa langue imagée, vivante, parfois irrévérencieuse sans jamais être traumatisante, ce n'est que pour défendre son art qu'il pense par écrit et se dépense sur le papier. C'est bien certainement aussi qu'il fut amoureux du beau langage et attentif à son évolution qu'il contribuait à enrichir, c'est qu'il en aima la sonorité et que pensant intensément à ce qu'il lui fallait bien faire entendre, il en travaillait la forme afin d'atteindre sans fatigue le lecteur qu'il tenait en haleine, sous le charme.

Quelque admirables que soient les écrits de Jean Lurçat, ils demeurent ce qu'il voulut qu'ils soient, une dépendance indispensable et un écho de son art de peintre, de tapissier.

Aux instants où j'écris ces lignes en guise d'adieu au grand artiste dont je fus l'assistant, voici un quart de siècle, et le jeune camarade, la radio annonce la mort du grand sculpteur Alberto Giacometti.

Décidément, la camarade frappe fort, haut et vite ces jours-ci. Mais la vie qu'illustrèrent si superbement ces deux artistes fait se lever d'autres Lurçat, d'autres Giacometti, ressemblants et différents, pour aider les hommes qui apprennent durement à se défendre du grand mal des guerres, à se guérir un jour de la mort.

**Boris Taslitzky**  
12 janvier 1965



Jean Lurçat, *Autoportrait*, 1915, fusain, 40 x 33 cm, collection Simone Lurçat.